



GozGo.

404.

Texte

Albert Memmi

ALIF - Les Editions de la Méditerranée

D'AUCUNS PENSENT, peut-être, que pour une institution financière l'art et la culture sont des futilités dont elle peut aisément se passer tout au long de sa mission articulée autour de l'économique. Ce n'est point l'opinion de la Banque Internationale Arabe de Tunisie (BIAT) qui s'est impliquée depuis sa création dans la dynamique culturelle tunisienne et particulièrement dans le domaine de l'art plastique. Elle acquiert régulièrement des œuvres d'artistes se constituant ainsi un patrimoine qu'elle compte exposer pour le plaisir de sa clientèle. Elle sollicite souvent des plasticiens pour la décoration et la mise en valeur de ses bâtiments. Aujourd'hui, la BIAT soutient l'édition d'un livre sur l'artiste Abdelaziz Gorgi qui représente, à travers l'ensemble de son œuvre, l'un des illustres maîtres ayant marqué de ses empreintes le patrimoine artistique de la Tunisie contemporaine. Son parcours exemplaire dans le monde de l'art fut couronné le 7 novembre dernier par le prix de création, une distinction pour la première fois décernée à un plasticien. Par la même occasion, le ministère de la Culture lui a rendu un hommage particulier en proclamant l'année 2000, année Gorgi. A travers le soutien à cette édition, la BIAT entend bien évidemment rendre hommage à Abdelaziz Gorgi. Elle souhaite, en même temps, contribuer à offrir aux nombreux lecteurs de cet ouvrage l'occasion d'admirer par eux-mêmes ce trésor culturel façonné par un homme, pour les hommes, avec une passion et un talent qui forcent l'admiration. Car croit-on, la beauté ne se raconte pas ; elle se contemple ; elle se ressent.

L'ŒUVRE DE GORGI s'étale sur plus de cinquante ans durant lesquels l'artiste a été prolifique. Une œuvre dense mais également variée puisque Gorgi n'hésite pas à s'emparer de différents matériaux : le papier ou la toile, le crayon ou le feutre, l'aquarelle, la gouache et l'acrylique bien sûr... mais aussi la terre et le feu, les tesselles polychromes, la pierre, la tôle et le fer forgé, le jonc, la laine et pour la première fois dans ce livre l'outil informatique. Face à la diversité des matériaux utilisés répond la permanence de la marque de leur auteur : un style, bien entendu non figé, et un bonheur communicatif de peindre.

Voilà « la matière » à laquelle nous étions confrontés quand nous avons décidé d'éditer ce livre. Dès le départ, il n'était pas dans notre intention de réaliser un catalogue raisonné de l'œuvre ; nous voulions un livre qui rende compte du bonheur de créer de Gorgi. Après plusieurs entretiens avec l'artiste nous étions sûrs que nous n'opterions pas pour une présentation chronologique des œuvres. Souvent, Gorgi excite son énergie créatrice à partir de dessins qu'il a réalisés antérieurement. Les reproductions des œuvres pouvaient coexister hors des contraintes du temps, aussi librement que le parcours du maître.

Le texte a été confié à l'humaniste, à l'homme de culture, au Tunisien Albert Memmi. La décision de Gorgi de s'impliquer avec nous dans toutes les étapes de l'aventure éditoriale ajoute à ce livre l'aura que nous n'aurions pas su, seuls, lui donner.

Notre souhait est que vous trouviez en feuilletant cet ouvrage autant d'étonnements, de plaisirs, d'émotions et d'humour que nous avons ressentis en le réalisant.

Abdelaziz Gorgi est né le 2 juin 1928 à Tunis • sa famille originaire de Turquie *chaouachi* (fabricant de chéchia, couvre-chef traditionnel) et professeur de théologie mufti de la Grande Mosquée • troisième enfant d'une famille de sept, il partage et de Sidi-bou-Saïd • à seize ans, il fait la connaissance, par hasard, du peintre Armand Vergeaud, directeur de l'Ecole des Beaux-Arts (créée en 1923 et située au est l'un des premiers Tunisiens à être admis dans cette institution • très vite, il se la direction de grands maîtres : Armand Vergeaud dont le nom se confond avec entre en 1949 aux Travaux publics d'architecture et d'urbanisme dirigés par • à Paris, il fréquente le milieu des peintres de Montparnasse et peint dans son il se lie d'amitié avec les peintres Ammar Farhat, Pierre Boucherle, Mosès Levy, au Salon tunisien (créé en 1894 et présidé depuis 1912 par Alexandre Fichet, ensei Gorgi participe aux expositions coloniales • en 1949, Boucherle crée le Groupe rejoignent Gorgi, Yahia Turki, Ammar Farhat, Jellal Ben Abdallah, Nello Levy, Bocc de Tunis, présidée par Pierre Boucherle. Il s'agissait de rassembler des peintres de expose au Palmarium, future et ex-galerie Yahia, aujourd'hui démolie • en 1950, l'Etat pour la décoration des bâtiments publics, hôpitaux, écoles et administrations Khaznadar, réalisé par l'architecte J. Kyriacopoulos • dès lors, il ne cessera de Paris, il travaille dans l'atelier célèbre du peintre-céramiste Henri Plisson, métro

émigra en Tunisie à partir du XVIII^e siècle • son père Mahmoud Gorgi était maître à la Grande Mosquée de Tunis • sa mère : Aziza Ben M'Rad était la fille du grand son enfance et son adolescence entre les maisons familiales de la Médina de Tunis René Farion, décorateur au théâtre municipal de Tunis • Farion le présentera à passage Ben Ayed), véritable réplique de l'Ecole des Beaux-Arts de Paris • Gorgi fait remarquer par ses aptitudes au dessin • il y étudiera de 1944 à 1949 sous l'enseignement de l'art en Tunisie, l'architecte Victor Valensi, Robert Hue... • Gorgi l'architecte Bernard Zehrfuss • de 1949 à 1953, il séjourne entre Tunis et Paris atelier personnel, 5 rue de La Bûcherie dans le V^e arrondissement • à Tunis, Jules Lellouche, Yahia Turki, Antonio Corpora, Hatim El-Mekki... • Gorgi expose gnant, journaliste, directeur de l'association théâtrale L'Essor) • à partir de 1947, des Quatre avec Corpora, Mosès Levy et Lellouche, puis le groupe des Dix que hieri (Corpora étant reparti pour l'Italie) ; le groupe s'élargira pour devenir l'Ecole talent, sans distinction de races ni exclusive de style • avec l'Ecole de Tunis, Gorgi l'Ecole de Tunis obtient la création du 1% : pourcentage prélevé sur le budget de • en 1951, dans le cadre du 1%, Gorgi décore d'une céramique un mur du lycée flirter avec la céramique, la mosaïque, la tapisserie, le fer forgé et la natterie • à Convention • en 1954, il réalise une grande céramique pour un mur de façade du

lycée de Sfax • en 1956, d'un premier mariage naissent un garçon Chedly et une fille Narjess • en 1957, il réalise un bas-relief pour la Bourse du travail à Tunis et une céramique pour le bâtiment des douanes • peu de temps après l'Indépendance, il est nommé directeur des arts tunisiens ; il s'installe pendant un an à Nabeul où il travaille auprès des artisans ; il se lie d'amitié avec les potiers Kharraz, Mechaal, Abderrazak... • il découvre également le travail de la pierre sculptée à Dar Chaâbane • à l'Indépendance, Boucherle cède la présidence de l'Ecole de Tunis à Yahia Turki • Gorgi dessine le premier timbre-poste tunisien • il ouvre à la rue Sidi Kaddhar El Lahouaiej, le premier atelier de céramique à Tunis • il enseignera de 1959 à 1983 à l'Ecole des Beaux-Arts de Tunis • en 1959, il réalise une céramique pour la Société tunisienne de Banque à Paris ; en 1960, une sculpture en fer forgé et tôle pour la façade de la poste du Belvédère • il participe aux biennales de Paris et de Venise • en 1961, le premier prix de la ville de Tunis lui est attribué • en 1961 et 1962, il expose à New York, Chicago, Stockholm • en 1962, il réalise une céramique pour le palais présidentiel de Skanès-Monastir ; en 1963, une céramique pour le Bureau international des PTT à Berne • en 1963, il épouse Souad Ghérib, de leur union naissent une fille Aïcha et un garçon Sahby •

en 1964, il crée sa propre société de décoration : la Société Zin • il intervient alors dans la décoration de nombreux hôtels de la République et dessine du mobilier • en 1964, il réalise une céramique pour l'Organisation mondiale de la santé à Genève ; en 1965, une sculpture pour la salle des fêtes de Monastir • en 1968, à la mort de Yahia, il devient président de l'Ecole de Tunis, qu'il préside encore aujourd'hui • en 1972, il ouvre sa propre Galerie de peinture à l'avenue Lesseps, aujourd'hui avenue Jugurtha, la Galerie Gorgi où il continue d'exposer • en 1979, il réalise une mosaïque murale pour la Banque centrale de Tunisie ; en 1982, des tapisseries pour le Fonds monétaire arabe à Abou Dhabi ; il participe au Koweït à la décoration d'un quartier résidentiel • en 1990, il ouvre un second pôle culturel : la Galerie Ammar Farhat à Sidi-bou-Saïd dont il confie la direction à sa fille Aïcha • le 27 mai 1999, il est décoré du Grand Cordon de l'ordre national du Mérite Culturel • l'année 2000 est proclamée par le ministère de la Culture : Année Gorgi • le 7 novembre 2000, le prix présidentiel de la création lui est accordé. C'est la première fois que ce prix est décerné à un plasticien •

" Le vrai mystère, mon cher Gorgi, je n'aime guère
ce mot, gardons-le la commodité; le mystère de la
peinture est, me semble-t-il, cette double reconnaissance:
comment, par quelle intuition, la peinture retrouve dans
un matériau, inerte en somme avant son regard lors
sur lui, ce qui l'agite intérieurement, et qu'il
travaille jusqu'à ce qu'il y ait une adéquation aussi
complète que possible entre ce qu'il ressent et ce qu'il
voit à l'extérieur de lui: une femme aperçue et
un modèle de femme qu'il voit en lui, une fleur
qui évoque en lui inexistamment un petit bonheur
en lui.

Le deuxième mystère: comment l'amateur
(celui qui découvre un tableau et qui l'aime),
reconnaît dans la parole de l'artiste sa propre
émotion jusqu'à en être bouleversé quelquefois.

Le reste me paraît accessoire et
accompagnement, historiques, sociologiques qui
font l'histoire de l'art, non l'art lui-même. "

Albert Memmi

Sidi Bou-Said, Paris, août 2000



Gorki.

Leçon d'une vie

73

texte de Albert Memmi

Q U'EST-CE QU'UN PEINTRE ? Pourquoi peint-il ? Et comment ? Les questions apparemment les plus banales sont souvent les plus difficiles. Il y faut une vie quelquefois pour ne pas y répondre étourdiment. Seuls l'âge et la mort parachèvent la figure de chacun. Abdelaziz Gorgi vient d'avoir soixante-douze ans ; souhaitons-lui de continuer à peindre de longues années encore, mais tel est l'avantage du temps écoulé, il permet de saisir déjà la courbe d'une existence et, pour un artiste, son itinéraire, qui souvent coïncide avec sa vie. Van Gogh, comme Mozart, Rimbaud, Camus, trop tôt disparus, n'ont pas donné toute leur mesure ; nous ne savons pas ce qu'ils seraient devenus. Avec Gorgi nous avons la chance d'avoir peut-être l'essentiel, la réponse à la plus troublante des questions : pourquoi, comment, est-il devenu un peintre ? Quelle est la leçon de sa vie ?

Il y a d'abord le hasard. Des rencontres, qu'il rappelle avec reconnaissance et respect. Je connais peu d'artistes qui soient capables d'une telle gratitude, qui est une forme de la générosité, laquelle est grande chez Gorgi, sous plusieurs formes, je vais y revenir. Un jour, c'est lui qui raconte, il voit, en train de peindre près du Dar Zarrouk, le vénérable établissement de Sidi-bou-Saïd, Fayon, le décorateur du théâtre municipal de Tunis. Au bout d'un moment, il ne peut s'empêcher de lui dire : « Monsieur, je trouve votre bleu trop fort... je ne vois pas le ciel comme vous ». Fayon, trop occupé par son ouvrage, ne répond pas. Le jeune homme continue à observer le travail du peintre, puis : « Monsieur, excusez-moi : le vert non plus, je ne le vois pas comme vous... ». Cette fois, Fayon relève la tête et lui dit : « Toi, tu as envie de peindre... reviens demain, nous en reparlerons ». Le lendemain Gorgi revient avec une boîte de peinture et se met à peindre à côté de Fayon.

Le dessin avant tout

A U BOUT DE DEUX MOIS, Fayon, jugeant l'exercice probant, l'adresse à Vergeaud, le directeur de l'Ecole des Beaux-Arts de Tunis : deuxième rencontre providentielle. Vergeaud va d'abord doucher le jeune homme, c'est encore Gorgi qui le raconte : « Il

n'est pas question de peindre avant deux ou trois ans ; pour le moment tu vas dessiner, dessiner et encore dessiner... ». Gorgi est déçu, il ne comprend pas tout à fait cet impératif ; il le comprendra plus tard, et en gardera à Vergeaud une reconnaissance émue. Celui-ci, qui passe pour avoir eu quelques préjugés ethniques, ne le perdra cependant plus de vue ; ce qui est rassurant sur l'humanité.

C'est l'un des traits les plus courants de l'Ecole de Tunis, au moins à ses débuts : le respect du dessin. Le dessin, c'est le métier ; on peut tricher avec les couleurs, pas avec le dessin. En quoi l'Ecole se situe dans une grande tradition : les grands peintres furent presque toujours des dessinateurs, même lorsqu'ils traitent le dessin à leur manière. Gorgi est d'abord un dessinateur. Ce que beaucoup de nos proches contemporains méconnaissent quelquefois ; ont-ils même appris à dessiner ?

Bien entendu, le métier n'est pas tout. Les compositions de Vasarely sont d'époustouflantes prouesses techniques, mais est-ce déjà de l'art, au sens où on l'entendait communément ? Mais, inversement, il n'est pas sûr qu'il existe une peinture qui vaille sans un métier éprouvé. En tout cas, Abdelaziz Gorgi n'oubliera jamais la leçon. Il dessine, dessinera toujours : la série des *Rabbins de Djerba*, commencée en 1945, est poursuivie aujourd'hui encore. Elle mériterait à elle seule une exposition.

Troisième rencontre décisive enfin : avec Boucherle, un artiste probe, qui a influencé la plupart des peintres tunisiens, avec lequel Gorgi a fondé en 1949 l'Ecole de Tunis, dont il gardera seul la direction à partir de 1968.

Mais le hasard, non plus, n'est pas tout. Pourquoi Gorgi voit-il, ou croit-il voir le ciel moins bleu que celui de Fayon ? Les arbres moins verts ? Et surtout pourquoi continue-t-il à peindre, après cette brève rencontre ? Combien de départs, quelquefois impressionnants, dans tous les domaines de l'art ou de la pensée, se sont ralentis jusqu'à l'arrêt définitif ? Gorgi ne s'arrêtera plus : rien que ces deux dernières années, ni l'âge ni même la maladie ne pourront freiner sa production ; laquelle, au contraire, semble,

s'accélérer, se diversifier : peintures, gouaches, pastels, dessins, tapisseries, tapis, fresques ; les murs de sa superbe Galerie, de la rue de Jugurtha à Tunis-Belvédère ne désemplissent pas.

Peut-être faut-il un milieu propice ? Certains ont cette chance offerte par le destin ; Picasso était fils d'un professeur de dessin ; on dit que les violonistes juifs d'Europe centrale naissaient avec un violon sous le bras. D'autres, n'ayant pas été ainsi favorisés par le sort, vont rechercher, à l'étranger quelquefois, un environnement plus favorable, pour y découvrir les sources de leur inspiration. Cela leur réussit quelquefois ; l'Ecole de Paris est pleine d'étrangers ; la génération des écrivains anglo-saxons de Paris, Hemingway, Joyce, avaient eu besoin de se trouver loin de chez eux, avant de rentrer et devenir ce qu'ils furent. Ils en sont quelquefois brisés, momentanément au moins ; chez les Tunisiens, ce fut le cas de Henri Saada et de quelques autres. Sauf quelques rares séjours à Paris, à La Grande-Chaumière, pour éprouver le cosmopolitisme de Montparnasse, aux U.S.A. pour quelques expositions, dans les pays arabes, pour exécuter quelques commandes, Gorgi a toujours vécu dans son pays natal, dans ce triangle nourricier pour lui, source première de sa magie créatrice : Tunis-La Marsa-Sidi-bou-Saïd. Est-ce le plus bénéfique ? Difficile question. Sartre le pensait ; il croyait même qu'un artiste qui s'éloigne de son terreau, risque de dépérir. Heureux qui comme Ulysse... Mais c'est un plaidoyer *pro domo* : excepté le séjour forcé dans les camps de prisonniers de guerre, malgré ses longs voyages avec Simone de Beauvoir, Sartre n'aura jamais quitté les bords de la Seine, Paris-Rouen-Paris. Mais Picasso ? Dalí ? Chagall ? Modigliani ? Van Gogh ? Socrate n'a jamais quitté Athènes, mais tant d'autres grands philosophes furent des errants... Il n'y a peut-être pas de bonne réponse, valable pour tous ; elle se trouve probablement dans un fragile dosage entre un enracinement, largement imaginaire, celui de l'enfance enfuie, et une distance douloureusement acquise, ce qui s'appelle devenir adulte, une faculté de plonger en soi-même, qui est commune aux

créateurs, et la force de s'en détacher, de l'objectiver : l'œuvre serait le résultat de ce double mouvement contradictoire. Tel est précisément le cas de Gorgi.

Gorgi possède le don

FAUT-IL ALORS se rabattre sur l'habituelle banalité : c'est un don, une grâce ? Mais qu'est-ce que le don ? En quoi consiste cette fameuse grâce ? Peut-être ce qui subsiste, résiste à travers tous les obstacles, les aléas de l'existence, les transformations de soi et du milieu. Sans doute, si Gorgi n'avait pas ce don, nous n'aurions eu que les œuvres de la première partie, lentement taries par la suite. Sans doute quelque chose a surgi en lui, s'est affirmé au cours des années. Mais quelle est cette chose ?

D'évidence, l'itinéraire de Gorgi a fondamentalement changé, changement qui peut même être situé, vers les années cinquante. Avant cette date, il était un peintre tunisien ; après, sans cesser d'être profondément Tunisien, il devient un peintre ; au sens où Chagall, à qui je demandais prudemment s'il était un peintre juif, et qui explosa : « Je suis un peintre ! ». Avant cette date, Gorgi était le peintre d'une certaine Tunisie, fils d'un artisan des souks, un artisan en chéchia précisément ; d'où le rouge des chéchias et le noir soyeux des glands de cette coiffure si caractéristique. Les merveilleux souks tunisiens sont, dans la ville, une petite ville un peu irréelle : il n'est pas nécessaire d'être un touriste pour être saisi par son atmosphère spécifique. Gorgi y a vécu enfant ; il s'y promènera dans ses rêves d'adulte. Sans doute, il ne sera jamais indifférent aux traditions communes des siens, à leurs préoccupations, et tentera toujours d'y répondre. Mais si *Guernica* rend compte des souffrances du peuple espagnol, meurtri par les bombardements germano-franquistes, Picasso y est grand surtout parce que *Guernica* exprime aussi la souffrance universelle des hommes et des femmes frappés par l'horreur des guerres modernes, et de toutes les guerres que l'humanité continue inexplicablement à se faire à elle-même. Si Gorgi s'en était tenu à cette première manière de sa vie de peintre, nous n'aurions eu qu'un héritier ; même si, comme un héritier doué, il a fait fructifier l'héritage.

L'héritage

HÉRITAGE PLEIN DE CHARME ET DE CHARMES, sans doute, impressionnant, un peu envoûtant comme les souks, même pour le touriste le plus pressé. Il existait en Tunisie une tradition de la décoration, surtout à cause de la vie recluse des femmes et de l'imperméabilité relative de la vie privée ; d'où les carreaux sur les murs, les coffres et les plafonds peints, les bijoux nombreux, au cou des femmes et sur les meubles : on vit dans un décor. Notons en passant que la décoration, c'est aussi du dessin. Rappelons également que la décoration, c'est-à-dire tout ce qui est pour les plaisirs de l'œil, est partie intégrante des arts plastiques. Les Tunisiens étaient déjà, sont encore, par tradition, ce que l'on appelle aujourd'hui des architectes d'intérieur. Ce n'est pas un hasard si les deux arts qui démarrent le plus vite actuellement en Tunisie sont, malgré l'interdiction religieuse, la peinture, certes avec une persistance de motifs folkloriques, et le cinéma, essentiellement art de l'image.

Mais il n'y avait pas de milieu culturel pour l'apprentissage et le développement des arts plastiques, comme en Italie par exemple. A l'exception de la jeune Ecole des Beaux-Arts, les peintres ne pouvaient se retrouver que dans les cafés, principalement le fameux Café de Paris, qui existe encore, et qu'on a eu le bon goût de ne pas détruire. Voilà pourquoi beaucoup de peintres tunisiens s'en tiendront à la tradition ; ce sont des décorateurs sur chevalet, souvent des miniaturistes qui ont grandi, qui ont élargi leurs sujets. Et ce n'est pas vouloir heurter Gorgi que de remarquer que dans sa première manière il n'est pas encore passé résolument du folklore à la peinture véritable, encore une fois telle qu'on la conçoit en Europe. Le visage humain, par exemple, ne l'intéresse pas encore vraiment ; les personnages sont des représentations hiératiques ; sans blesser les Tunisiennes, les femmes sont plus jolies, plus fines encore que nature. Qu'on regarde *L'oiseleur* ou *Les Musiciens, Domino*, ils pourraient faire partie de la décoration d'un palais. Bien sûr il y a la douceur des pastels, le sens délicat des accords, la présence des femmes,

abondante, exquise, mais pas encore des êtres vivants, doués de mouvements potentiels. On n'y trouve que les contraintes de la décoration, et ses limites, l'absence de relief par exemple, qui fut une conquête de la peinture, même si certains y renoncent aujourd'hui, quelque maniérisme, un allongement des visages, à l'instar du Gréco, ou plus près de nous de Van Dongen, une tendance à l'art bonbonnière, bien que l'exquis Boucher...

La Tunisie du tourisme

QUOI QU'IL EN SOIT, cette Tunisie-là n'est plus qu'une partie de la Tunisie actuelle ; elle se survit dans une rêverie finissante, comme ces fumeurs de narguilé, qui prétendent être les vrais dépositaires de la tradition, et qui ne sont plus qu'une vaine tentative de fixer le temps qui passe, qui a déjà passé. Gorgi continuera, aujourd'hui encore, à peindre des fumeurs de narguilé et des bonshommes à chéchia rouge ; *Le Bourgeois* est de 1978 (il y en a même deux), *La Conversation* est de 1981, *La Mariée* est de 1985, mais il sait dorénavant que le drame, si l'on peut dire, de la Tunisie nouvelle n'est plus dans la seule fidélité aux femmes-poupées, aux mariées immobiles sous leurs pesants costumes de perles, mais dans la conciliation entre ces nostalgies et les nécessités de la modernité. Aujourd'hui, le pays est trois fois plus peuplé que du temps de Habib Bourguiba, et il demande à entrer dans le marché commun. Même dans les campagnes, on ne vit plus d'huile d'olive et de pain *tabouna*. Heureusement pour ses artistes et ses artisans, le tourisme amène des avions pleins et il existe même une demande accrue pour orner les intérieurs d'une bourgeoisie qui s'enrichit, mais cette jeune bourgeoisie oscille elle-même entre le refuge dans le passé et un modernisme, souvent outrancier et d'un goût discutable.

La vie en Tunisie n'est plus celle des femmes recluses, des tapis, des bijoux, un coffre, un plafond peint ; il faut trouver la conciliation entre le poids d'une tradition et les nouveaux besoins, utiliser l'héritage sans en être étouffé. Telle est, en somme, la différence entre l'artiste et l'artisan. L'artisan reproduit indéfiniment ce qu'il a appris, et ce qu'on lui

commande précisément de reproduire ; la fabrication de l'objet est toujours commandée par sa fonction. L'artiste peut utiliser des modèles traditionnels mais il leur demande dorénavant d'exprimer autre chose que l'objet représenté, qui est en lui-même. L'artiste ne copie pas le monde, il le rêve, et tente de communiquer son rêve. Kahnweiler, le critique et marchand de tableaux, demanda un jour à Picasso, à propos de sa toile sur la paix, pourquoi il mettait des poissons dans une cage et des oiseaux dans un bocal : « C'est que, dans la paix, tout est possible », répondit Picasso. Tout est possible en peinture, parce que c'est dans la tête du peintre. Pour Gorgi tout devient possible en effet. Il est toujours un peu arbitraire de découper un itinéraire et une œuvre en tranches bien distinctes. A La Grande-Chaumière, Gorgi faisait des dessins réalistes. Son enfance s'étant déroulée parmi les artisans, il puisera toujours dans cette enfance, et la proposera à l'enfance qui demeure chez les autres, mais cette fois, pour exprimer la totalité de l'homme accompli. Les hommes sont toujours moustachus, et portent cette chéchia que Gorgi aime bien continuer à porter lui-même.

Il connaît les normes, les respecte et s'y plie volontiers ; répondra toujours à la demande collective, même implicite. Mais dorénavant il en joue et prend ses distances. Il va réinventer la tradition. Voyez la place de l'islam. En principe hostile à la figuration, il aurait empêché l'éclosion d'une peinture tunisienne. De temps en temps on découvre, sur une tapisserie ou dans le coin d'une toile, un verset du Coran, en caractères sacrés, qui rappelle la référence à l'islam, mais pour le reste, visiblement, l'islam des pures origines arabes, ayant rencontré sur sa route les Persans, les Hindous, les Turcs, les Maghrébins, les Espagnols, les carreaux seront perses, les chéchias, comme le café et les tuiles vernissées seront turcs, le fond, anté-islamique, bijoux et burnous, ce dernier peut-être même carthaginois, demeure berbère ; alors pourquoi pas aussi la figuration ? Gorgi ne négligera rien, puisera partout.

Révolution et liberté

LA VERITE EST QUE, dans cette deuxième manière, Gorgi a conquis sa liberté de peintre. Ses bonshommes, moustachus et portant chéchia volent dans un espace onirique ; il les déforme, il les réinvente. Au point qu'on a peine à obtenir de lui un titre pour chaque œuvre ; et probablement n'a-t-il pas tort, car le titre durcit, semble fixer objectivement un aspect d'une complexité subjective. C'est pourquoi les peintres choisissent quelquefois d'intituler un tableau « Sans titre », les musiciens de donner un simple numéro à une composition. Ni l'imagination ni l'émotion, fondements de l'art ne peuvent être réduites à un thème unique ; les résonances, les vibrations étant souvent aussi importantes que le thème principal.

Si l'on voulait faire une sociologie sauvage de Gorgi et de son œuvre, et pourquoi pas des autres peintres tunisiens, on pourrait même localiser la transition avec cette deuxième partie. Historiquement, la Tunisie nouvelle est en train de naître, dans les douleurs de l'accouchement. Gorgi se met alors à dessiner, d'une manière inattendue, avec une violence inaccoutumée, un pathétique qui restera rare chez lui. Or en 1953, voici des corps squelettiques ou empilés les uns sur les autres comme dans un charnier, leurs têtes sont monstrueuses, dans une série de dessins, effrayants, dont la couleur est quasi absente, comme si le peintre ne pouvait employer que le noir et blanc pour traduire son angoisse. Il intitulera cette période *Les Misérables* ; c'est le *Guernica* de Gorgi.

Un pourvoyeur de bonheur

HEUREUSEMENT cette transition ne dure guère. Au contraire de tant d'autres jeunes nations, la Tunisie nouvelle est née sans catastrophes ni morts nombreux. Et voici ses nouveaux artistes. Gorgi peut enfin être ce qu'il est : un peintre heureux, dans une Tunisie qui aspire au bonheur.

Non que Gorgi ne soit pas, individuellement, un anxieux ; à preuve la quantité de travail qu'il continue, quotidiennement, à abattre : sa peinture est aussi une thérapie

contre l'anxiété, la sienne et celle des autres. L'homme Gorgi plaisante tout le temps, ce qui le fait de bonne compagnie ; j'imagine assez bien Gorgi en Jha ; mais il craint les ascenseurs : eh bien ! sa peinture permet de s'en passer en volant dans les airs. Il veut donner de la jouissance aux amateurs de peinture et il y réussit ; on a du plaisir à voir une œuvre de Gorgi. Il paraît que cela ne se fait plus. La recherche de la beauté et du plaisir, à entendre beaucoup de nos contemporains, serait périmée. Avouons notre perplexité : nous cherchions dans l'art aussi de la jubilation, fût-il un art tragique. Nous n'étions même pas sûrs que l'art sans plaisir ni beauté, plaisir par la beauté, soit encore de l'art. Mettons que certains cherchent autre chose qu'à poursuivre la grande aventure de l'art ; pourquoi pas ? Il vaudrait mieux cependant savoir de quoi l'on parle ; mais laissons ce débat...

Quoi qu'il en soit, Gorgi est un fournisseur de bonheur. Il y a peu de tragique chez lui ; mais pourquoi l'art doit-il rendre compte seulement des malheurs de la condition humaine ? C'est une vue que nous a imposé le romantisme, et qui semble plus séduisante, plus noble que de chanter la joie de vivre. L'artiste devait souffrir de la faim et vivre sous les toits ; ce n'est heureusement pas le cas de Gorgi. Il est vrai que l'art naît souvent de difficultés à vivre, mais il est aussi une tentative de survivre au mieux. Les Grecs avaient aussi des dieux de la danse, de la poésie et de l'ivresse joyeuse. Les poètes persans, musulmans pourtant, ont chanté le vin autant que les femmes. *Le Cantique des Cantiques* est un hymne à la vie. On a pu voir il y a quelque temps un excellent film sur la vie de Baskiat, ce superbe transfuge des graffiti new-yorkais, et sur celle de son ami, non moins célèbre, Andy Wahrol. Les deux existences furent des ruines, drogues, échecs sentimentaux, morts prématurées. Mais leurs œuvres, elles, procurent de la jouissance. L'existence d'un artiste peut être catastrophique, son œuvre, si elle est réussie, est une source de jubilations.

Mais la vie d'un artiste authentique peut n'être pas qu'un échec. Matisse était

probablement un peintre heureux, pas seulement dans son œuvre rayonnante. Il existe des artistes heureux, nous en avons tous rencontré. Gorgi, en tout cas, en est un exemple éclatant. Ce n'est pas un hasard si l'on est heureux autour de lui, s'il est entouré d'une famille qui l'aime et qu'il aime, avec au centre, à la base, son admirable épouse, attentive pourvoyeuse de tous les aspects de leur vie commune. On peut être heureux tout seul, on l'est assurément davantage avec les autres.

La femme est la merveille du monde

S'IL EN FALLAIT une preuve supplémentaire, on la trouverait dans la place de la féminité dans son œuvre. Certes les femmes sont omniprésentes dans toute l'histoire de la peinture, parce que les peintres furent en général des hommes, et aussi parce qu'elles représentent la vie, la matrice de l'humanité. Chez Gorgi elles sont séductrices, même les femmes du peuple, génératrices de beauté et de beautés, un peu mystérieuses, déjà dans sa période décorative, mais elles faisaient alors partie du décor, elles sont très fardées, les yeux agrandis au khôl, elles sont alourdies de bijoux. Maintenant elles sont en outre vivantes, enceintes ! Il a même peint un *Accouchement sans douleur*, avec dans le ventre un embryon, visible grâce aux rayons X de l'œil du peintre. Si quelqu'un n'a jamais été amoureux, comment saurait-il ce qu'est l'amour ? Si Gorgi peint tant les femmes, c'est qu'il est amoureux de la féminité ; pour lui la femme est la merveille du monde. Comme je lui confiais que, comme beaucoup d'hommes sinon tous, j'étais d'accord avec lui, il précise : « Surtout vue de dos ! » Ah, tiens, pourquoi ? « A cause des rondeurs ! » C'est un point de vue d'homme et de plasticien. Vue de face, il est vrai, on risque certains effondrements... Alors voici *La Femme à la cigarette*, *Les Tisseuses*, *Les Brodeuses*, *Les Fileuses*, etc.

L'athlète complet des arts

D'OU EGALEMENT son extraordinaire appétit de vie, malgré l'âge qui s'avance et la maladie. Maintenant, il a vraiment ouvert ses écluses. Certains, même doués, n'oseront jamais le faire complètement, ils se retiendront toute leur vie, comme s'ils craignaient quelque

angoissant débordement ; ce qui donne un art non négligeable. Mais Gorgi n'est pas de ceux qui se restreignent, il ferraille dans tous les sens : « Si la peinture ne déborde pas du chevalet, elle reste un art mineur ! » m'a dit-il un jour, regrettant presque aussitôt sa dangereuse franchise. En tout cas sa peinture déborde en effet ; elle va reprendre, réutiliser tout le chevalet du monde : la poterie, la céramique, la mosaïque... Il renoue, il est vrai, avec des arts éminemment locaux, mais il les réinvente, il les prolonge.

Le Bardo est, on le sait, le plus grand musée de mosaïques du monde. Carthage, puis Rome surtout, ont fait du sol tunisien un musée naturel, qui n'a pas fini d'alimenter en morceaux de colonnes, en fragments de statues, en débris évocateurs, les intérieurs et les bâtiments publics et les jardins de la bourgeoisie. Soit dit en passant, il serait temps de construire un musée systématique où l'on sauverait enfin tout ce qui doit l'être, au moins pour l'édification des générations qui fourniront les futurs artistes. Heureux Italiens qui vivent dès l'enfance, depuis des siècles, dans une atmosphère de création ! Gorgi puise à pleins bras dans cet héritage, mais, là encore, il va le retraiter, le faire fructifier, comme tout véritable héritier. Lorsque Picasso veut faire de la poterie, il doit aller dans le midi, à Vallauris ; Gorgi trouve son Vallauris sur place, il y est né, il y est resté. C'est un potier parmi les autres potiers de Nabeul, ville de potiers. Il est même à un moment directeur artistique de l'artisanat du Cap Bon ; mais un artiste ne peut pas assumer longtemps une telle charge administrative. Il revient à l'atelier, mais il y sème la révolution ; les artisans nabeuliens, qui d'abord résistent, doivent s'adapter à la ténacité souriante de ce diable petit homme. L'artisan n'est que fidèle à une tradition ; l'artiste est fidèle à ses propres rêves. Il ne cherche pas à reproduire le réel, mais à traduire ce qu'il ressent au contact du réel ; il n'est pas un photographe... bien que, là encore, c'est cela peut-être qui distingue les artistes et les artisans.

La céramique est l'art du potier, mais la rondeur de la gargoulette se transforme en hanche féminine ; le goulot en cou féminin. C'est toujours du Nabeul mais la poterie doit

s'adapter aux exigences du peintre qui en enrichit la palette, multiplie les nuances. La mosaïque, art cousin de la céramique, est cet ouvrage fait de petites pierres, ramassées patiemment, et qui donc imposent normalement, par leur nature, matière et couleurs à l'artisan. Mais chez Gorgi, par sa magie particulière, c'est le contraire : c'est le peintre qui, par une recherche obstinée des nuances, des accords, recréera comme une peinture dans la mosaïque. La matière doit se plier à ses désirs : « J'ai renouvelé la mosaïque » dit-il en souriant, mais sans modestie véritable. Pourquoi serait-il modeste ? Qu'est-ce qu'être modeste ? Si c'est s'aveugler sur soi, en rabattre sur sa valeur réelle, ce serait erreur ou masochisme. A la rigueur, ce peut être une pudeur, une vertu de convivialité ; le sourire de Gorgi, et le sentiment qu'il a dit vrai, font passer ce qui peut sembler de la vanité.

Et voici que, échappant à l'artiste, débordant en quelque sorte également du chevalet, la céramique, la mosaïque prennent de l'ampleur, atteignant d'autres proportions, deviennent des fresques. Mais alors le matériau classique, le petit caillou, patiemment ramassé ou taillé, ne suffit plus. Alors pourquoi pas le fer par exemple ? Et c'est la fresque de la Grande Poste, du Belvédère, où l'ombre du fer forgé double le motif. Pourquoi pas la terre cuite, où se conjuguent l'art du potier et celui du sculpteur ? Et c'est la fresque de la rue des Pyramides à Paris, la sculpture en pierre de Dar Chaâbane.

Les tapisseries sont souvent la reprise de tableaux qui sont quelquefois déjà dans la collection privée du peintre. On a la surprise de découvrir au Musée du Bardo une tapisserie réplique d'une toile de son salon. Mais, surtout, elles sont traitées de la même manière. Voici une colonne qui aurait pu n'être que la reproduction uniforme d'une colonne de pierre, trouvée dans quelque chantier de fouilles ; mais c'est une colonne de peintre, c'est-à-dire travaillée en nuances, comme pour n'importe quel autre motif, objet ou fond, nuancée de différents jaunes sur fond de turquoise. Une main est un chatoiement de jaunes et de garances ; une fleur, un subtil composé de tous les rouges,

de roses indiens. Et, surtout, par-dessus tout, c'est l'équilibre qui compte ; toutes les couleurs sont belles si elles contribuent à cet équilibre, car l'œuvre en est le résultat.

On comprend comment il passe encore de la tapisserie au tapis ; dans tapisserie n'y a-t-il pas tapis ? Si les tapisseries de Gorgi sont tellement belles, foisonnantes, c'est parce que là encore il réinvente. Ce n'est pas un essai en passant, un tâtonnement bientôt abandonné. C'est la même lancée, il faut qu'il expérimente également cette voie. Il en dessine sans cesse, pour les livrer aux artisans, en même temps que le reste bien sûr. Là encore, par les motifs et la vivacité des couleurs, ce sont plus des tableaux que des tapisseries, des féeries de plantes étranges, de fleurs géantes et de fruits merveilleux, de femmes bien sûr... et « Sans titre » !

Même les timbres-postes, il en a dessiné suffisamment pour remplir une collection entière, sont de petits tableaux. Il ne lui aura manqué que des graffiti, à ma connaissance du moins, mais l'on imagine assez bien Gorgi, profitant d'un pan de mur, pour y tracer, en jetant des regards à la dérobée, quelque malicieux dessin.

Le patriarche bienveillant

ET POURTANT, on n'est jamais en terrain totalement inconnu : l'œuvre, si diverse, est pourtant continue. Gorgi est à la fois un inventeur et un transmetteur. C'est pourquoi les jeunes gens viennent le voir, et lui disent peut-être, comme il l'avait dit à Fayon : « Votre bleu... », et, respectueusement, lui demandent : « Que pensez-vous de ce vert ? ». Ils savent qu'il est assez jeune d'esprit et de caractère pour les écouter et qu'il peut les suivre, même ailleurs s'il le faut ; en partant, malgré tout, du patrimoine commun.

« Faut-il garder ce bleu uniforme de Sidi-bou-Saïd ? lui demande un jeune architecte, qui est en même temps son propre fils. Ne serait-il pas préférable de le livrer aux caprices du soleil et de la pluie ? Ce serait le temps qui introduirait les nuances... » Il réfléchit : « oui, pourquoi pas ? ».

Il est devenu un peu le chef d'école de l'Ecole de Tunis. Mais il y trouve aussi son compte.

Les anciens qui se coupent des jeunes générations ne savent pas ce qu'ils perdent : ils se vérifient, s'enrichissent à leur contact. La générosité est toujours payante, celui qui donne reçoit. Gorgi donne à qui veut ; sa superbe Galerie est devenue un des lieux privilégiés de la création, d'exemple pédagogique, et de témoignage de l'essor des arts plastiques dans la Tunisie d'aujourd'hui.

Nous nous demandions quelle était la leçon de Gorgi. C'est probablement cette exubérance heureuse, qui a fait de Gorgi un touche-à-tout, qui se transforme en générosité ; parce que l'art a besoin de complicité, parce qu'une œuvre n'existe vraiment que par sa socialisation, que si elle se prolonge dans sa réception par des amateurs, si elle est partagée, comme une musique n'existe pleinement que si elle est interprétée et écoutée ; qui est à la fois don inné et travail acharné. Sans le travail, on est un amateur, de génie quelquefois, mais on demeure une étoile filante. Gorgi a concilié les deux. Cette exubérance qui se transforme en bonheur, de produire et de vivre. J'avoue que cette leçon là me plaît davantage que beaucoup d'autres.

Longue vie, ami Gorgi !

Albert Memmi
Sidi Bou Said, Paris, juin 2000

La couverture a été réalisée sur ordinateur par le peintre
à partir de l'une de ses œuvres intitulée *Mon copain qui danse*
(1999. Gouache sur papier. 30 x 21 cm).

Les Editeurs remercient Souad Gorgi, Hédi Djelassi pour leur disponibilité
ainsi que les collectionneurs dont les œuvres illustrent cet ouvrage.

Crédit photos

Mrad Ben Mahmoud

sauf pages 4, 6/7, 34/35, 47, 70, 158 à 160,
162 à 166, 178 à 183 (archives de A. Gorgi)
et pages 48 à 51, 53, 65, 68, 89, 90, 93, 106/107, 115/116,
161, 168/169 et 190 (A. Frikha)

Conception, Réalisation, Infogravure

alpha.edition@planet.tn

ISBN Alif : 9973-22-160-5

Tous droits réservés pour tous pays

© ALIF - Les Editions de la Méditerranée

25, avenue Jean Jaurès - 1001 Tunis - Tunisie

alif.edition@planet.tn

Achévé d'imprimer en février 2001

pour le compte d'ALIF - les Editions de la Méditerranée